

artpress

287

Dossier art et design Qui a dessiné l'urinoir de Duchamp ?

Steve McQueen A.-M. Jugnet & A. Clairet Magritte érotique

Le cinéma exposé Nouvelles pratiques du corps scénique

Les secrets du Caravage Jean Genet Pierre Michon

BILINGUAL (FRENCH/ENGLISH)

FEVRIER 2003

FRANCE Métropolitaine : 6,10 €



M 08242 - 287 - F: 6,10 € - RD



DOM : 7,30 € - BEL : 7,30 €
CH : 12,50 FS - CAN : 9,50 \$CAN
GR : 7,90 € - LUX : 7,30 € -
UK : 3,75 £ - MAROC : 60 MAD
PORT. CONT. : 7 €

Markus Raetz

sommaire des actualités

Reviews

- 68 *hotel 6151* à perth (australie)
- 70 WLODZIMIERZ KSIAZEK à new york/philadelphie
- 70 PETER ZOKOSKY à fullerton (californie)
- 72 GERHARD RICHTER à berlin
- 73 RODNEY GRAHAM à londres/düsseldorf
- 74 INKA ESSENHIGH à londres
- 76 *images au centre* en région Centre
- 77 ALBERT OEHLÉN à strasbourg/paris
- 78 *actualités* à lyon
- 79 ANNE LACATON & JEAN PHILIPPE VASSAL à bordeaux
- 80 *ce qui arrive* à paris

sommaire des actualités

- 82 *french collection* à genève
- 82 DAVID SALTIEL à bruxelles/paris
- 83 *multivision* à bruxelles
- 84 FLORENCE LAZAR à grenoble
- 85 *les années 70* à bordeaux
- 86 *mois du graphisme* à échirolles
- 86 *la conquête de l'air* à toulouse
- 88 S. TURPIN, J. DELAUNAY, L. MAZUY, S. BORDARIER, C. CUZIN en région Centre
- 89 GABRIELE DI MATTEO à châteauroux
- 90 ELGER ESSER à paris
- 90 *visiotime 1* à cesson-sévigné
- 92 le théâtre par GEORGES BANU
- 93 *pop* par CHRISTOPHE KIHM



Hotel 6151. Sarah Contos. Performance

perth (australie)

hotel 6151

Hôtel Rhodes
1^{er} novembre 2002

Le 1^{er} novembre 2002 marqua la dernière nuit de l'hôtel Rhodes, un motel bon marché du Perth fréquenté dans les années 1970. Il devait être détruit le lendemain. *Hotel 6151*, projet de trois artistes âgés de 20 ans – Ben Riding, Christian de Vietri et Heather Webb – réunissait une cinquantaine de jeunes artistes, australiens pour la plupart, et quelques-uns venus de Suède, du Danemark, des Pays Bas, du Brésil, du Canada et de France, qui ont manifesté avec ironie, impertinence ou littéralité leurs dérives et contemplations sur l'esthétique ou la fonctionnalité de l'hôtel Rhodes lors d'une nuit de performances artistiques. La trame de cette soirée était celle de la futilité ; ces performances ne

prétendaient rien démontrer d'autre que l'ironie qui consiste à vivre une époque où la démolition est possible à tout instant. Car nous ne sommes plus au temps de la justification. Même les invités vêtus de noir qui peuplaient cette nuit faisaient partie de cette parade du désenchantement. Cette génération d'artistes – ils ont entre 18 et 30 ans – sait pertinemment jongler avec la temporalité et la fatalité. Des moments de pathos, à la limite du mélodrame, participaient ainsi à la mise en scène du dernier souffle de l'hôtel. Chambre après chambre étaient exposés des vestiges du désespoir, mais toujours avec cette pointe d'ironie et de cynisme qui est un trait dominant du caractère australien. Une mariée ivre, séduite et abandonnée depuis un temps indéfini, pleurait, noyée dans l'alcool et dans ses souvenirs (Sarah Contos), et au même moment, dans une autre pièce, deux femmes de chambre faisaient inlassablement le ménage (Ben Riding et Christian de Vietri). Ailleurs, un

kleptomane absent avait désespérément tenté d'emballer dans quelques valises fatiguées tout ce qui se trouvait dans la chambre d'hôtel (Stuart Clipston).

Dans la plupart des œuvres, le potentiel symbolique évoquant le vide, l'immobilité et la mort était particulièrement fort. Face à la destruction de l'hôtel, les artistes se sont plongés dans le rêve et la réminiscence d'un paradis perdu, essayant d'extirper quelque chose des futures cendres, ou évoquant avec insolence et dérision la fin d'une époque. Avec Thea Costantino, le visiteur-voyeur pouvait vivre les hallucinations insomniacques de cet hôtel sénile et traumatisé par l'approche de sa démolition. Un marin et une prostituée, un homme dont l'amante est un chien habillé en femme, une pauvre fille gigotant dans un lit en simulant le plaisir alors que son partenaire admire ses muscles dans le miroir de la salle de bains, ou encore une pauvre servante qui raconte son passé sordide à une marionnette dont le corps est une chaussette. Annabel Dixon allait encore plus loin dans le *revival* et la mort en projetant en plan fixe une femme entrouvrant la porte de la chambre sur un des murs et, en face, un homme au faciès post-coïtal, alors que sur un troisième mur étaient projetées en continu des images pornographiques des années 1970. Bennett Miller avait choisi d'étaler sur les lits des animaux empaillés qui regardaient fixement un programme de télévision dont ils avaient été un jour les stars.

La banalité poussée à l'extrême devenait excentricité dans la présentation par Petro Vouris des restes d'une présence humaine dans une chambre vide. Celle-ci était animée seulement par les sons familiers mais amplifiés du climatiseur, des robinets et de la chasse d'eau. Dans le même esprit, Ben Riding exhibait dans une chambre inoccupée une lampe débranchée qui continuait d'éclairer, comme refusant de s'éteindre à jamais. L'œuvre excellente de Christian de Vietri consistait en un simple lit vide cognant inlassablement le mur dans une simulation désespérée de l'acte sexuel. Une des performances les plus convaincantes était celle du Groupe Atlas qui avait imaginé le plus petit bar du monde : un espace de 3 m², le pastiche d'un bar sordide tenu par un barman de pacotille, noir de monde et enfumé jusqu'à la suffocation. C'était comme si le réel avait été fétichisé jusque dans la douleur. Un de ces moments où il devient insupportable. Dans le même genre, le Français Guillaume Paris présentait dans une *Permanent Video* un feu de cheminée avec son du crépitement des flammes, et offrait au visiteur un inacces-

sible confort. Quant au paradis de carton-pâte de Simon Pericich, il n'était visible que par un trou creusé dans la porte de la chambre d'où se dégageait une odeur de chocolat et de naphthaline qui faisait clairement miroiter l'expérience d'un ailleurs exotique périmé. Parodique, cette image banale ouvrait sur une fiction d'espoir et de désir.

Dans sa phase de pré-démolition, l'hôtel n'ayant plus de règlement interne et les signes ayant perdu leur signification, Elisa Sardgrove s'est autorisé toutes les abstractions possibles autour du signe «EXIT» et a imaginé un bouton d'ascenseur dont les flèches montée-descente restaient allumées, bloquées à jamais. Le vide de sens était littéralement exposé avec le signe du «rien» de l'artiste Helen Smith. Les cibles pour jeu de fléchettes hors d'usage de Bruce Slatter étalaient leur immobilité sarcastique ; dans un dernier geste de désespoir, Andrezza Valentin laissa huit cents cartes postales à son adresse que chaque visiteur pouvait lui envoyer en cette nuit mémorable pour combler le vide d'une frêle existence. Autant de fantômes du néant. Le dernier souffle de cet hôtel vieillissant était fortement représenté dans une peinture murale d'un bouche à bouche pratiqué sur un noyé (Christian de Vietri et Ben Riding). L'artiste hollandais Jan van der Pleog avait peint une poignée de valise sur le toit de l'hôtel.

Enfin, les yeux bandés et enfermé dans la cage contenant le mécanisme de l'ascenseur, Domenico de Clario improvisa au piano une pièce musicale des plus poignantes. Jouant habilement avec les extrêmes et le hasard, sa musique accompagnait les bruits et les mouvements imprévisibles du monte-charge, symbolisant l'errance et la répétition absurde des itinéraires. Dans un monde en rhizome, un nouveau langage digital et de nou-

velles configurations en réseaux apparaissent, générant un nomadisme virtuel. *Hotel 6151* correspondait totalement à ces nouvelles données :

November 1st, 2002 was the last night of the Rhodes Hotel—a cheap 1970s motel in Perth. It was to be destroyed the following day.

Hotel 6151 was the project coordinated by three 20 year-old artists; Ben Riding, Christian de Vietri and Heather Webb. In a night of performances, installations and interventions, fifty artists from Australia and some from Sweden, Denmark, Holland, Brazil, Canada and France, expressed with irony, impertinence and transparency their contemplations and derivations on the aesthetics and the functions of the sleazy Rhodes Hotel.

The essence of this night was one of futility with no claim to demonstrate anything other than the irony of living in an age where "demolition" is always possible in the next moment. Even the guests dressed in black who attended this night became part of this parade of disenchantment.

This generation of artists knows how to juggle the temporality and inevitability of life with pertinence. Irreverent moments of pathos bordering on melodrama formed the scenario of the final breath of the hotel. Room after room displayed the legacies of disappointment but always underpinned with that beauty of irony and cynicism that is so much a part of the Australian character. A drunken bride, seduced and abandoned indefinitely, cried while drowning in alcohol and her memories (Sarah Contos), and at the same time, in another room, two cleaning ladies incessantly cleaned a clean room (Ben Riding

and Christian de Vietri). Elsewhere, an absent kleptomaniac had desperately tried to pack all the contents of the room into a few dreary suitcases (Stuart Clipston). The symbolic potential of emptiness, immobility and death was particularly strong in most of the works. Facing the destruction and finality of the hotel, the artists delved into the dream and the revival of a lost paradise, trying to save something from the future ashes, or evoking with irreverence and derision the end of an epoch. With Thea Costantino the visitor/voyeur could live the insomniac hallucinations of a traumatized senile old building, sensing its looming demolition. A sailor and a prostitute, a man having an affair with a dog dressed as a woman, a topless girl giggling in a bed incessantly while a man is narcissistically contemplating his muscles in a mirror, followed by a maid lamenting her sordid plight to a sock puppet. Annabel Dixon went even further into the theme of revival and death. She constructed a space in which a fixed photograph of a woman stared incessantly at the film image of a man having just reached orgasm, while on a third wall a series of images from a '70s porn film flicked on and off. Bennett Miller installed taxidermized animals on the beds, watching a natural history show on television where they were once stars.

Julian Goddard et Marie Bonnal

Julian Goddard est directeur de galerie et professeur à l'université Curtin. Marie Bonnal est écrivain et prépare un livre sur l'Australie. Co-directeurs du Bureau of Ideas.

Banalities pushed to the extreme became eccentricity in Petro Vouris' work. He expressed the residues of human presence in an empty room through the extreme amplification of the sounds existing in any bedroom—air conditioning, dripping taps, and toilet flushes. In the same spirit, Ben Riding had an unplugged lamp, which was still burning in an empty room, refusing to switch itself off. In the excellent work by Christian de Vietri an empty bed continued the motions of fucking, banging loudly into the wall. One of the most convincing spaces in the show was a work by the Atlas group who presented the world's smallest bar: a smoke-filled, people-filled three-square-meters pastiche of a sleazy bar including a sleazy barman. The space was jam-packed to the point of suffocation. It was as if the real had been made into a fetish to the point of pain. One of those moments where the real becomes unbearable.

In the same vein, Simon Pericich's jerrybuilt paradise was visible through a hole in the door, through which the smell of chocolate and mothballs wafted out, clearly faking the experience of an expired exotic otherness. It's the parody of the parody, an image so banal it had to be believed as a genuine fiction of hope and desire.

In its phase of pre-demolition, the hotel does not have any more internal regulations, and signs have lost their signification. Elissa Sadgrove's abstraction of the "exit" sign and an elevator box with the lights incessantly on, blocked for eternity; or in the representation of the 'sign for nothing' by Helen Smith, the emptiness of meaning was literally on display. Bruce Slatter's unusable dartboards displayed their sarcastic immobility; and in a last hopeless gesture, Andrezza Valentin left 800 postcards addressed to herself which the guests of this memorable night could send her to fill an empty and fragile existence. All phantoms of emptiness.

The last breath of this aging hotel was boldly represented in a wall painting of a swimmer applying mouth-to-mouth resuscitation to a drowning lover (Christian de Vietri and Ben Riding). Dutch artist Jan van der Pleog painted the stylized grip of a suitcase on the hotel roof and French artist Guillaume Paris presented in the lobby a "permanent video" of a hearth accompanied by the sound of real fire, luring the visitor into an unattainable sense of comfort. Finally, the improvised piano performance by Domenico de Clario, blindfolded and locked inside the cage at the top of the lift shaft, was poignant. Playing with agility and subtlety, he accompanied the unpredictable movement and sound of the lift, symbolizing the rambling and the absurd repetition of itineraries.

In a world in rhizome, a new digital language with new network configurations appears, generating a virtual nomadism. *Hotel 6151* corresponded completely to these new notions: no orientation, no captions, no title, a simple artistic roaming.

Julian Goddard and Marie Bonnal

Julian Goddard is Director of Goddard de Fiddes art gallery and Professor at Curtin University. Marie Bonnal is a writer and is working on a book about Australia.



«Hotel 6151». Bennett Miller.
Installation avec des animaux empaillés